

Objekttyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **17 (1881)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

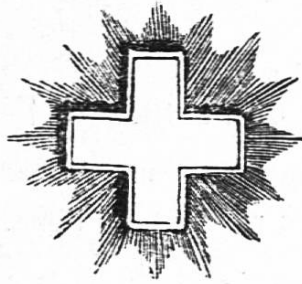
DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

NEUCHÂTEL

15 JUILLET 1881

XVII^e Année.

N^o 14.



L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE : Le grec et le latin. — L'enseignement de l'histoire à l'école primaire. — Le congrès de Bruxelles. — Chronique de l'instruction publique en France. — Le docteur Plötz. — L'instruction publique à Fribourg. — Bibliographie. — Poésie. — Chronique scolaire. — Partie pratique.

Le grec et le latin.

La grande objection qu'on ne cesse de faire à l'étude du grec et du latin, c'est qu'elle prend beaucoup de temps pour peu de résultat. Les auteurs de cette objection feraient bien de se rappeler qu'ils entendent, parlent et lisent de l'anglais pendant douze ans, avant de pouvoir lire les classiques de leur langue (*Journal of Education of Boston*).

Ce que dit de l'anglais le journal américain que nous traduisons, s'applique aussi parfaitement au français. Car on n'arrive à comprendre les grands écrivains dans cette langue qu'après bien des années passées à entendre parler, lire l'idiome maternel. Répétons-le, d'ailleurs, pour ceux qui ne le savent pas assez, l'étude du latin et du grec n'est si importante que parce qu'au contact des beaux génies de Rome et de la Grèce, la raison se forme et l'imagination se féconde, en même temps que l'esprit tout en-

tier se mûrit. Quelle source aussi de sentiments élevés, de pensées mâles et fortes !

L'enseignement de l'histoire à l'école primaire

selon M. Félix Pécaut, inspecteur général de l'enseignement.

(Rapport adressé au ministre de l'instruction publique).

« On insiste partout et avec raison pour que les maîtres exposent eux-mêmes la leçon ; toutefois il convient, ce me semble, de mitiger cette exigence et de s'en tenir au possible. Le possible, dans ce cas, c'est que le maître lise le texte du livre de classe : Leavisse, Grégoire, Foncin, Ducoudray, Magin, Brouard, ou tout autre et qu'il ajoute de vive voix des explications préparées avant la classe. Les résultats sont encore peu satisfaisants, du moins chez la plupart des élèves ; ils le seraient, je crois, davantage, si l'on avait soin de récapituler souvent et d'*apprendre par cœur un bref résumé.* »

« *Il ne faut pas que la réaction contre l'abus de la mémoire aille jusqu'à nous priver de l'usage de cette précieuse faculté.* »

Nous sommes heureux de nous rencontrer avec un homme aussi intelligent et aussi habile que M. Pécaut, dans l'appréciation des services que peut rendre la mémoire et que la pédagogie allemande a le tort de méconnaître. C'est là un des points sur lequel il sera toujours difficile aux maîtres de la Suisse française de s'entendre avec la Suisse allemande. Aussi, tout en admettant en principe avec M. Næf de Zurich que la pédagogie est une au nord et au sud de la Suisse, je ne puis souscrire complètement à l'opinion qu'il ne peut y avoir qu'une méthode, puisque *le bon sens* qui est, selon M. Næf, et qui devrait être la règle des instituteurs allemands et des instituteurs français, ne paraît cependant pas être le même sur ce point et sur d'autres encore, chez nos amis de Zurich et dans les pays de langue française. (1).

A. DAGUET.

Le congrès de Bruxelles.

A la dernière heure est venue *la convenance d'admettre les femmes aux études universitaires.* » Le rapporteur, M. Prius, un jeune professeur belge d'un grand talent, concluait, contre toute attente, à l'exclusion des femmes de l'enseignement universitaire, bien que disait-il, il fût le premier à reconnaître les qualités éminentes des femmes en ce qui con-

(1) Voir la 4^e édition de mon Manuel d'éducation qui vient de paraître chez Delachaux frères, à Neuchâtel, p. 307.

cerne la culture générale. « Car, ajoute M. Prius, ce n'est point évidemment l'enseignement universitaire qui a formé M^{me} de Longueville, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Staël ou M^{me} Sand. — Le débat a été vif et animé et nous a procuré le plaisir d'entendre d'excellents orateurs français et anglais. Parmi ces derniers, M. Browning, supérieur du Rings Collège à Cambridge, et délégué de l'Université de cette ville, s'est élevé avec beaucoup d'éloquence contre les assertions du rapporteur. S'appuyant sur une expérience de plusieurs années, éclairant chaque argument par les résultats obtenus et par les faits, M. Browning nous a montré, dans l'avenir, toutes les universités de son pays admettant les femmes aux études supérieures. Et Cambridge lui a donné raison. Le 24 février dernier, le Sénat de cette Université a décidé d'admettre les femmes à une certaine catégorie d'examens (Humanités, Mathématiques, Sciences naturelles); les essais partiels faits depuis quatre ou cinq ans ayant prouvé l'excellence de cette mesure.

Dans la quatrième section, l'enseignement du dessin, celui de la gymnastique et de la musique ont fait l'objet d'excellents rapports, et de discussion fort intéressantes; parmi ces dernières nous citerons la discussion en assemblée générale, bien que nous regrettions que les orateurs et savants spécialistes n'aient pu s'entendre sur l'organisation de l'enseignement du dessin. La question paraît en être encore à ses débuts.

La diminution des aptitudes professionnelles des ouvriers a paru plus apparente que réelle à la section, qui a trouvé les inquiétudes à ce sujet fort exagérées.

La cinquième section a discuté les cours d'adultes, les cours publics, les sociétés ouvrières, les bibliothèques populaires, etc., et l'assemblée entière a été unanime pour encourager l'introduction de ces excellents moyens de culture. En assemblée générale elle a discuté l'influence réciproque de l'armée et de l'école. Cette séance a présenté d'un bout à l'autre le plus vif intérêt. Beaucoup d'auditeurs ont regretté, cependant, que le délégué Suisse n'ait pas pris la parole: il aurait pu, grâce aux examens des recrues et aux statistiques fédérales qui s'impriment chaque année, fournir à l'assemblée de précieux renseignements.

Les conditions hygiéniques des locaux d'écoles, les mesures médicales à prendre en vue d'assurer la santé des élèves ont fait l'objet des travaux de la sixième section. Nous croyons que soit le volume des rapports préliminaires, soit celui du compte-rendu, sont appelés à être, dans l'avenir, fréquemment consultés pour tout ce qui concerne ces questions.

C'est à 3 heures et demie, le samedi 28 août qu'a eu lieu, dans la grande salle de l'Athénée royal, la séance de clôture. Chacun était de l'avis de M. Tempels, vice-président du Congrès, qui, dans une aimable allocution trouvait douloureux qu'il fallût se séparer au moment où l'on commençait à se connaître et à s'aimer. Puis M. Selys-Longchamp, président du Sénat de Belgique, est venu accepter la présidence de cette séance et d'une voix émue, a prononcé un magnifique discours où les adieux et la reconnaissance ont pris une large place.

M. Charles Buls, secrétaire général, a succédé à M. Selys-Lonchamp et a présenté un rapide et lucide exposé des travaux du Congrès. Après quoi chacun des présidents des différentes nations représentées au Congrès est venu à la tribune remercier le gouvernement belge, la Ligue de l'Enseignement et les organisateurs de cette splendide réunion des beaux jours qui malheureusement avaient déjà pris fin. Nous voudrions les transcrire tous, ces discours; mais nous nous bornerons à celui de M. Fustel de Coulanges, délégué du ministère français, qui, après un exorde de reconnaissance pour l'hospitalité affectueuse que les étrangers ont reçue à Bruxelles, a esquissé la physionomie du *second congrès* qui se réunira à l'occasion du deuxième cinquantenaire de l'indépendance de la Belgique. « Je ne m'engage pas à y venir, » a dit M. Fustel. « mais je voudrais y assister par la pensée et l'imagination ».

« En 1930 la Belgique présentera fièrement ses quatre Universités qui auront constamment progressé. Il n'y en aura pas plus de quatre, mais chacune d'elles aura doublé le nombre de ses élèves, triplé celui de ses professeurs et développé son esprit scientifique. Je n'en excepte aucune, car la science est contagieuse ».

« J'imagine, » continue l'orateur, qu'on aura continué à apprendre le grec. Les rhétoriciens liront Sophocle et pas dans une traduction. Il n'y sera plus question d'humanistes ni de réalistes. Dans l'intervalles les humanistes se seront passionnés pour la chimie, et les réalistes pour le grec ».

« Que fera-t-on dans ce deuxième congrès. Pas de longs discours, mais l'énumération des progrès accomplis; on dressera la liste des progrès scientifiques, des améliorations réalisées dans les méthodes. On montrera la pédagogie devenue une vraie science (rires et applaudissements!). L'esprit humain aura avancé de 50 ans par le travail et la liberté. Cette assemblée ne sera pas injuste pour celle qui l'aura précédée. Elle nous accordera quelques souvenirs à nous qui ne serons plus. Elle dira: Les hommes de 1880 n'en savaient pas aussi long que nous, ils ignoraient ceci et cela; nous sommes plus avancés qu'eux, mais c'est à eux que nous le devons. Ils ont bien mérité de nous, parce qu'ils ont cherché le vrai, aimé le bien, le mieux, parce que leur devise était: *Toujours en avant!* » (Applaudissements prolongés).

Et le congrès se sépare après avoir confié au comité la mission d'instituer entre les hommes d'école de tous les pays un lieu international permanent, ainsi que des congrès périodiques, qui auraient lieu alternativement, tous les 3 ans, en Suisse et en Belgique.

Il nous resterait encore à parler des fêtes, des amusements, toasts, banquets, etc. Mais nous nous abstenons de le faire soit à cause du retard involontaire qu'a subi l'impression de ces lignes (qui paraissent 10 mois après le congrès): soit aussi parce que nous autres Suisses sommes de véritables enfants gâtés, sous le rapport des fêtes, banquets, etc. Habités aux réceptions affectueuses de nos Confédérés, à leurs cantines pavoisées et enguirlandées, à leurs tribunes ornées de sapin, à cette bonhomie, ce laisser-aller helvétique empreint d'une si franche cordialité,

nous sommes mal placés pour juger ce qui se fait loin des frontières de notre chère patrie. Pour nous, nous ne pouvons que répéter encore ce que nous écrivions au retour de Bruxelles, en septembre dernier : les jours du congrès de 1880, sont des jours inoubliables, et nous en avons gardé et en garderons un souvenir plein de reconnaissance pour les infatigables organisateurs de cette belle réunion, pour M. Ch. Buls qui en fut l'initiateur et l'âme et pour tous ceux qui l'ont secondé dans sa tâche difficile. La Ligue de l'Enseignement a bien compris à qui elle devait la réussite de cette admirable réunion lorsque, dans sa dernière assemblée générale (20 déc. 1880), elle a appelé son infatigable secrétaire général à la présidence. Et c'est bien au président actuel de la Ligue belge de l'enseignement que l'on peut appliquer « le mot de la fin » du délégué français : Il a cherché le vrai, aimé le bien et le mieux et pris pour devise : *Toujours en avant.*

Caroline PROGLER.

Chronique de l'instruction publique en France

Nous avons reçu quelques numéros du *Bulletin administratif de l'instruction publique et des beaux-arts* (février, mars, avril) et qui sont un nouveau et parlant témoignage du mouvement scolaire qui s'accomplit dans la république française. Ce mouvement embrasse tous les degrés de l'enseignement public. Nous glanons dans le *Bulletin* de février quelques faits concernant ces substantiels aperçus. C'est d'abord la distribution de médailles d'or de cent francs à beaucoup d'instituteurs. C'est ensuite le décret du ministère statuant le dédoublement des classes trop nombreuses. Vient ensuite la fixation des traitements des professeurs de dessin, augmentés par décret du 16 septembre 1880. M. le pasteur Pécaut est nommé inspecteur général de l'instruction publique (hors cadre). L'adoption d'un nouveau règlement des écoles primaires marque comme l'un des actes les plus importants du régime actuel. La liberté de conscience de l'instituteur y est l'objet de garanties spéciales. Il peut conduire ses élèves à l'église, mais nul ne peut l'y contraindre. « L'école, « dit le nouveau règlement, ne doit être ni une chapelle, ni une tribune, « ni un théâtre; il faut que l'école soit l'école et rien de plus. » (page 1193). Il est établi un comité spécial des maisons d'école, composé d'architectes qui ont fait une étude spéciale de l'architecture scolaire. Les éléments du grec sont exigés pour entrer en 5^e, ceux du latin pour la 7^e. Le programme d'histoire de France pour la 7^e ne commence qu'à Henri IV. En 5^e il y a 5 heures de latin, 4 heures de grec, 5 de sciences, par semaine. En 4^e, 6 heures de latin, 5 de grec, 4 de sciences, 2 d'histoire et de géographie, 2 de langues vivantes, 2 de dessin, par semaine.

Une école normale supérieure d'institutrices est organisée à Iseux pour l'agrégation d'histoire et de géographie. On exige plus de connaissances que celles que donnent les manuels et les œuvres de seconde main; *il faut avoir consulté les documents* (page 1279. Rapport de M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, président du concours d'agrégation d'histoire et de géographie).

Le directeur de l'enseignement secondaire, M. Zévort, président de la commission des livres classiques, signale parmi les ouvrages les plus intéressants, mais qui n'ont pas encore été l'objet d'une appréciation définitive :

Alexandre. Dictionnaire grec-français.

Didot. Dictionnaire historique de la langue française.

Flemming et Tibbins. Grand dictionnaire anglais-français et français-anglais.

Noël. Dictionnaire latin-français.

Defauconpret et Zaneaux. Dictionnaire français-grec.

Tous ces dictionnaires, sauf celui de Didot, sortent des presses de Hachette. Nous signalons tous ces ouvrages aux amis des études classiques.

A. DAGUET.

Le docteur Plötz

Le *Pionnier*, rédigé par M. Luthi, instituteur à Berne, renferme dans son numéro du 15 juin, une critique de l'ouvrage du Dr Carl Plötz, intitulé : *Conjugaison française*. L'auteur de cette critique, M. Rollier, signale comme étant conjugué dans cet ouvrage avec tous ses modes, temps et personnes le verbe *être fini* et termine par ce mot emprunté au susdit M. Plötz : nous sommes *fini*. - C'est incroyable.

M. Rollier, en indiquant le 6 février 1881 comme le jour du décès de M. Plötz mentionne la grande activité didactique de cet honorable ancien professeur qui n'a pas commis moins de 20 manuels pour l'enseignement du français et dont quelques-uns auraient eu jusqu'à 20 ou 30 éditions. Il est même des pays français (ajoutons-nous) où on a jugé à propos d'introduire les manuels franco-germaniques de M. Plötz, entre autre, sa chrestomathie qui serait l'un des plus acceptables de ses livres, si nous n'avions pas beaucoup mieux, dans un français plus pur.

Le mot même que l'on prête à M. Plötz mourant ne serait pas de nature à nous réconcilier complètement avec son français. Il aurait dit : « Je me meurs ou je meurs, car c'est la même chose. Tous les deux se disent, sans doute, mais n'en déplaît à M. Plötz ou à son complaisant nécrologiste, pas tout à fait dans le même sens. Se mourir c'est se sentir mourir ; mourir, c'est l'action même de rendre l'âme. Ce mot de Plötz mourant a tout l'air au reste, d'une mauvaise parodie de celui du père Bouhours : Je vais ou je vas mourir, car tous les deux se disent ».

Puisque nous sommes en train de faire le procès au docteur franco-allemand Plötz pour les ouvrages destinés à apprendre l'allemand aux français, il y aurait cependant injustice à ne pas reconnaître les mérites du manuel chronologique qu'il a composé pour l'enseignement de l'histoire universelle et qu'il a intitulé : « *Auszug aus der allen, mittleren, neueren geschichte,* » dont la 5^e édition a paru à Berlin chez Hervig, en 1879.

En dépit de certaines longueurs et de quelques omissions, ce livre a un mérite réel d'exactitude et d'érudition qu'il faut reconnaître, mais dont la traduction française n'est qu'une abréviation malheureuse et sans valeur.

M. Plötz, dit-on, à la fin de ses jours, vivait des rentes que lui avaient faites les éditions nombreuses de ses manuels. A. D.

L'instruction publique à Fribourg.

Nous avons sous les yeux le rapport de la Direction de l'Instruction publique de ce canton, formant 32 pages. Nous en extrayons quelques données.

La statistique accuse 316 écoles françaises, 97 allemandes, 13 écoles enfantines, 15 écoles privées, 79 écoles de garçons, 80 écoles de filles et 224 écoles des deux sexes.

Il est parlé de mesures énergiques prises contre certaines commissions d'écoles, qui ont dû être remplacées par des visiteurs d'écoles.

Le rapport signale un progrès dans l'enseignement aux dépens de la routine. La conduite du corps enseignant est bonne généralement. Cinq ou six de ses membres ont dû être invités à donner leur démission.

Le rapport mentionne les ouvrages élémentaires adoptés pour les écoles. Nous nous réservons d'examiner ceux qui concernent l'histoire et la géographie dans un article *ad hoc*. Il en est de même de l'ouvrage par lequel on veut remplacer le syllabaire de M. le chanoine Perroulaz qu'on déclare *vieilli* !

Le fonds d'école présente un aspect réjouissant ; il est de 3,592.050 fr. et s'est augmenté en 1879 de 136,762 fr.

Il y a eu une réunion pédagogique à Romont, où l'on a traité (comme en Valais) de l'influence de la religion sur l'enseignement populaire, des ouvrages manuels, des devoirs des autorités scolaires, des expositions permanentes.

Il y aurait amélioration dans la gestion des bibliothèques de district. Voilà pour l'instruction primaire.

Pour l'enseignement secondaire, le rapport signale l'appel de M. Winteler, un Glaronnais, à la direction des écoles de Morat. Les écoles secondaires de Morat ont compté 92 élèves du sexe masculin et 77 du sexe féminin.

Les écoles secondaires de la Singine, de la Gruyère, de la Broye, de la Glâne, de la Veveyse, de Cormérod, comptaient de 16 à 20 élèves.

Le corps enseignant de l'école normale d'Hauterive reçoit des éloges pour son zèle. 22 élèves du cours supérieur ont subi avec succès l'examen. Mais on ne nous donne pas le chiffre total des élèves. Il y a une section agricole. 13 ressortissants du canton ont reçu des subsides pour étudier dans les écoles normales d'autres cantons.

Il y a eu un cours de répétition pour les instituteurs à Hauterive. M. le chanoine Tchopp et M. Koller (tous deux non Fribourgeois) ont dirigé ce cours.

Nous arrivons à l'enseignement supérieur.

Le Collège et Lycée de St Michel a eu 236 élèves, dont 103 aux cours littéraires, 38 aux cours allemands, 72 aux classes industrielles, 21 au Lycée. 23 élèves ont quitté avant la fin.

La discipline laisse à désirer, selon le rapport, qui en trouve une cause essentielle dans le grand nombre d'estaminets que possède le chef-lieu.

Trois élèves sont devenus bacheliers. L'école de droit comptait 10 élèves réguliers.

La Bibliothèque cantonale, qui occupe l'un des étages du Collège, est envisagée comme une dépendance de cet établissement. Elle s'est enrichie de bons ouvrages, entr'autres par un don de Mgr Marilley. A propos de la bibliothèque des étudiants, il est parlé d'une dépense de 439 fr. Il a été alloué 600 fr, au cabinet de physique.

Les collections archéologiques, qui sont également regardées comme des annexes du Collège, ont fait des acquisitions considérables, entr'autres 400 objets lacustres recueillis à Montilier près Morat.

Les fonds du Collège (car le collège de Fribourg a la chance d'être doté) présentent 130,000 fr. de recettes. Les dépenses ayant été de 120,000 francs, il y a un déficit de 10,000 fr. La fortune nette du Collège est de 1,820,890 fr.

Il y a, en dépit de certains progrès, quelque chose de sec dans ce rapport qui ne nous semble que trop bien refléter la situation de notre cher canton d'origine en matière d'instruction publique. Il y a aussi la question des livres scolaires, sur laquelle nous nous sommes réservés de revenir.

Pendant un court séjour que l'auteur de ces lignes a fait à Fribourg dernièrement, il a appris que la décentralisation de l'école primaire en écoles de quartiers n'avait pas porté les heureux fruits que promettaient les décentralisateurs. Il serait question de revenir de ce système de dislocation. Une autre question intéressante est à l'ordre du jour, celle de savoir s'il ne serait pas utile de supprimer les écoles allemandes. Cette question avait déjà été soulevée au commencement du siècle par le Père Girard, qui concluait à la suppression, soit pour faire cesser l'antagonisme alors assez vif des deux races, soit pour établir l'unité de culture. La question revint en 1861, pendant que l'auteur de ces lignes était inspecteur d'écoles par intérim. Il se prononça contre la suppression. Le nombre des élèves allemands des deux sexes était alors considérable. Il y avait d'autres raisons encore.

A. D.

BIBLIOGRAPHIE

LE CHEVAL, par S. Bieler.

Faciliter l'acquisition d'idées claires et justes par la vue ou la représentation des objets, reste une des plus vives préoccupations des amis de l'école. Le cheval, la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, comme dit Buffon, mérite bien une étude spéciale. S'il n'est pas, chez nous, le compagnon inséparable de l'homme, il n'en est pas moins le serviteur le plus utile. Trop d'idées se rattachent à ce bel animal pour que nous puissions nous contenter d'un simple aperçu de ses formes et de son organisation. La vie de l'homme est plus intimement liée à celle du cheval qu'à celle de tout autre animal domestique; l'exception qu'il

continue de faire, comme animal de boucherie, malgré tous les efforts des hippophages, paraît provenir d'une sorte d'estime spéciale que l'homme lui a vouée pour ses bons et loyaux services.

Apprendre à le connaître exactement et complètement est un devoir que l'école ne peut pas négliger. C'est à faciliter l'étude de cet animal que M. S. Bieler a travaillé en publiant le dessin que nous annonçons aujourd'hui. Il comprend la représentation, en noir, de l'animal avec la nomenclature de toutes les parties extérieures, plus le squelette avec la liste des os qui le constituent. Ce tableau, d'un prix modique (40 c.) et de la grandeur de ceux de MM. Dussaud et Gavard, a été distribué, par les soins du Département vaudois de l'Instruction publique dans toutes les écoles où l'on enseigne le degré supérieur. Il est le premier d'une série qui, si l'auteur rencontre l'appui nécessaire, comprendra une étude intuitive et complète des autres animaux domestiques. C'est pour attirer sur cette modeste publication l'attention des instituteurs des cantons voisins, ainsi que celle des amis de l'instruction, que nous nous permettons de recommander cette première planche de M. S. Bieler, à Lausanne.

G. COLOMB.

FEUILLES PESTALOZZIENNES, publiées par la commission de la *Chambre de Pestalozzi*. Zurich.

Le n° 2 de ces feuilles poursuit l'étude des rapports de notre grand homme avec Fellenberg à Buchsée (1804-5). Il y a là une foule de détails, les uns de nature toute personnelle, d'autres relatifs à la vie morale et disciplinaire de l'établissement. *Il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre*. Cette maxime trouve aussi son application dans les querelles intérieures entre Pestalozzi, Fellenberg et les maîtres qui les entouraient. Tous les internats se ressemblent singulièrement par les misères qu'engendrent le contact journalier, les rivalités, les différences d'opinion, d'influence et l'incompatibilité des caractères. Mais, plus les hommes que tourmentent ces misères sont grands, plus triste est l'histoire de ces luttes intestines.

Aussi est-ce avec bonheur et avec un vrai repos d'esprit que nous nous trouvons à Neuhof, en société de Pestalozzi et d'un jeune ami de Zurich, M. Rahn, plus tard pasteur à Zofingue. Mais ce plaisir encore nous est gâté par la mort du grand éducateur qui suit immédiatement la visite de Rahn. Quoique déjà souffrant de la maladie qui devait l'emmenner, Pestalozzi avait voulu absolument accompagner son jeune compatriote de Brougg à Lenzbourg, en dépit d'une rafale de neige et d'une vraie tourmente. Le jeune Rahn lui ayant offert un parapluie, Pestalozzi ne voulut pas l'accepter et se moqua amicalement de Rahn. Quelques jours après, Rahn apprenait que Pestalozzi avait dû être transporté à Brougg et y était mort et se rendait, saisi de douleur, au convoi funèbre du bienfaiteur de l'humanité, auquel assistaient 30 hommes et 30 femmes. Un pasteur, M. Steiger, prononçait l'oraison funèbre du défunt au milieu des sanglots de plusieurs, de Rahn surtout qui en eut une ophtalmie et dut s'enfermer dans une chambre obscure. Le grand cœur de Pestalozzi en avait trouvé un qui battait pour lui.

Ce numéro que nous analysons se termine par le compte-rendu d'un opuscule de 71 pages intitulé : *Le christianisme de Pestalozzi* par Deber pasteur (Gotha, chez Thienemann). Au lieu de s'en tenir uniquement aux écrits du grand éducateur, l'auteur a étudié l'ensemble de sa vie et on tire la conclusion que Pestalozzi était chrétien et n'avait pas d'autre idéal que le Christ, bien qu'il ne crût pas qu'il fut donné à beaucoup d'hommes de s'approcher du divin modèle par la grandeur et la noblesse des sentiments. Mais le christianisme de Pestalozzi, comme le fait observer le rédacteur des *Feuilles pestalozziennes*, M. Hunziker, était affaire de cœur, de sentiment plus que de dogmatisme. A. D.

CARTE DU CANTON DE VAUD, *Liberté et Patrie*, recommandée pour les écoles. — Rouge et Dubois, éditeurs à Lausanne, rue Haldimand 4.

Cette carte est claire, bien faite et d'un prix abordable à chacun, puisqu'elle ne coûte que 80 cent. en feuille, 90, pliée, et imprimée sur toile, fr. 1,20. Nous avons été surpris de n'y pas trouver les *Avents*, au-dessus de Glyn. Ils ne figurent pas, il est vrai, mais c'est à tort, dans le dictionnaire statistique de la Suisse.

RAPPORT SUR LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES STÉNOGRAPHES POUR 1880-81. fait à l'assemblée générale d'Aarau. par M. Alge, instituteur à Gossau. Rapperswyl 1880, chez Steiner, 55 pages.

Dans cet écrit, les amis de la sténographie trouveront un exposé instructif de l'état de cet art en Suisse, où il compte un grand nombre d'adhérents, surtout dans la Suisse orientale. avec des notions nécrologiques sur les sténographes décédés. Mais en dépit des progrès de cet art, un organe français, le *Sténographe suisse*, destiné à initier la Suisse romande au système de Stolze, n'a pas réussi à se maintenir malgré le désintéressement de la rédaction qui était gratuite. La feuille toutefois ne tombera pas et se continue à Wædenswyl. Plusieurs publications d'ouvrages ont été faites d'après le système de Stolze qui a les préférences d'un grand nombre. L'auteur du rapport signale avec plaisir la faveur croissante de l'art sténographique auprès des autorités qui l'encouragent, bien que, jusqu'ici il n'ait été introduit à titre d'enseignement facultatif que dans 3 écoles supérieures.

13^e RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ POUR LA FORMATION D'INSTITUTEURS CHRÉTIENS, EN 1880. Bâle 1881, Riehm. 22 pages.

Cette société, dirigée par un comité de 7 membres que préside M. l'ancien conseiller R. Sarasin, subventionne 4 établissements : Schiers, dans les Grisons; Muristalden, près Berne; Unterstrass, à Zurich et Pe-seux, près Neuchâtel.

POÉSIE

Une leçon aux ambitieux.

L'enfant et la bougie.

A la bougie ardente, un soir, un écolier
Disait : Ainsi que toi, que ne puis-je briller !

Un soleil sur ton front tous les soirs s'allume.
— Ah! vous ne savez pas ce que vous enviez,
Répondit la bougie. Enfant, voyez, voyez :
Je brille... mais je me consume! LA CHAMBEAUDIE. (1)

Deux abeilles.

(Sonnet)

Une abeille admirait pour la première fois,
Tous les charmes d'une prairie.
Comme elle voletait de la plaine aux grands bois,
Aux jours de la saison fleurie.
Novembre est revenu... plus de ces riants mois,
Plus de feuilles, l'herbe est flétrie.
— « Que ce jardin est laid! Ces fleurs sont aux abois,
Fit l'abeille... qui s'en soucie? »
— « Ma fille! ce jardin, blanchi par les frimas,
Eut aussi son printemps : ne le dédaigne pas,
Il a donné parfums et roses!
De nos jours, on ne voit que trop de jeunes gens
Se rire des vieillards aux dehors indigents,
Dont l'esprit fit de grandes choses. »

(Liserons)

OYEX-DELAFONTAINE (1).

CHRONIQUE SCOLAIRE

ÉTATS-UNIS. — On lit dans le numéro du 21 avril du *Journal of Education* de Boston que le président des États-Unis n'a pas oublié le temps où il était maître d'école et qu'il s'occupe avec sollicitude de l'instruction de sa fille. C'est d'un exemple excellent que cette sollicitude vouée à l'éducation domestique. « Nous ne croyons pas, pour notre part, dit ce journal, que cette vertu des pères de s'occuper de l'éducation de leurs enfants décline de plus en plus. Nous pourrions citer, au contraire, de beaux exemples de cette fidélité, en opposition aux prophètes de malheur qui soutiennent le contraire. — Le journal de Boston donne plusieurs exemples à l'appui de son opinion.

— L'archevêque de Cologne interrogeait un enfant du sexe masculin sur les sacrements. « La confirmation, demanda le prélat, est-elle nécessaire au salut? — Non, Monseigneur; mais quand l'occasion se présente de la recevoir, il faut la saisir. — Bien répondu, mon enfant. » — Un instant après, le prélat faisait la même question à une jeune fille, mais relativement au sacrement du mariage, et demandait si ce sacrement était nécessaire au salut. — Non, Monseigneur; mais quand l'occasion s'en présente, il ne faut pas la manquer. (*Freie pædag.-Blätter* de Vienne (11 juin 1881).

(1) La Chambeaudie (Pierre), fabuliste français, est né à Sariat (Dordogne) le 16 décembre 1801, mort à Brunoy le 8 juillet 1872. Au milieu d'une vie difficile, laborieuse et troublée par les agitations politiques, il a publié entre autres recueils de poésies, des fables populaires qui, à part leur grand succès dans le monde démocratique, ont obtenu un prix de l'Académie française. (Vapereau, Gustave, *Dictionnaire de littérature*, II, Hachette 1876.)

PARTIE PRATIQUE

Entretien sur quelques fleurs du mois de juin.

(Deuxième article)

C'était une de ces belles journées de juin, où le soleil faisait sentir son ardente chaleur. Pas un souffle d'air rafraîchissant et, cependant, pour remplir nos devoirs, il fallait nous enfermer deux douzaines dans une salle d'école pour chercher à apprendre quelque chose. Dans l'espoir de captiver cette jeunesse, mal disposée par le temps chaud et lourd, j'apportai une gerbe de fleurs qui nous parlaient des champs, des forêts, des courses en plein air.

« A tout seigneur tout honneur », dit le proverbe; admirez cette fleur appelée vulgairement reine des prés, probablement à cause de sa taille élevée et de ses nombreuses fleurs disposées en corymbe... Que demandez-vous ?

Une élève. — Ce qu'on appelle corymbe ?

L'institutrice. — C'est un assemblage de fleurs avec des pédoncules insérés sur la tige principale à des hauteurs différentes mais de telle façon que toutes les fleurs sont au même niveau, tandis que dans les ombelles, les pédoncules partent d'un même point; vous connaissez le cerfeuil des jardins, la carotte, voilà des ombelles; celle qui nous occupe a ses pédoncules disposées autrement, c'est un corymbe. Son véritable nom est *spirée ulmaire*, elle est commune et aime les lieux humides; on la trouve cultivée dans les jardins à fleurs doubles; elle appartient à la famille des *rosacées*.

Maintenant, voici une fleur encore qui aime l'humidité, la boue, les eaux stagnantes... Qu'y a-t-il ?

Une élève. — Madame, je ne sais pas ce que ça veut dire, stag... enfin ce dernier mot.

L'institutrice. — Cela signifie qui se tient, qui reste à la même place; ainsi sont les eaux des mares, des étangs, par opposition aux eaux courantes, celles des ruisseaux, des rivières des fleuves. Continuons : cette fleur est une *véronique mouron d'eau*; elle est moins jolie que celle du mois de mai; cependant ses feuilles sont belles, un peu luisantes et charnues.

Passons à ces *orchidées*, dont j'ai apporté plusieurs espèces : remarquons d'abord que ces fleurs appartiennent au second embranchement des végétaux, c'est-à-dire aux *monocotylédones*; les botanistes les distinguent au feuillage dont les nervures sont parallèles, le long de la feuille, tandis qu'aux *dicotylédones*, il y a une nervure principale, ordinairement très ramifiée. Afin de vérifier si vous avez compris, dites-moi à quel embranchement appartiennent le lis et l'iris ?

Une élève. — Aux monocotylédones.

L'institutrice. — Bien, et la rose ?

Une élève. — Aux dicotylédones.

L'institutrice. — C'est cela, et la tulipe et la pensée ?

Une élève. — La première est une monocotylédone et la seconde une dicotylédone.

L'institutrice. — Revenons à nos fleurs. Cette fleur-ci s'appelle *orchis casque*; celle-ci est un *loroglosse*; passez à vos voisines pour ne pas oublier cette odeur.

Une élève. — Quelle horreur! j'en ai tant aspiré et ça ne sent pas du tout bon.

L'institutrice. — On l'a appelée *loroglosse bouquin*, parce que cette plante exhale une forte odeur de bouc; elle est très commune au-dessus de Neuchâtel. J'aurais désiré pouvoir vous apporter les *ophrys-mouche* ou *araignée*, ou *bourdon*, ou *abeille*, que j'ai souvent admirés et qui ont reçu ces appellations de leur ressemblance avec les insectes dont ils portent le nom. Voici un *platanthère* qui vous réconciliera avec les parfums des orchidées; il est surtout odorant le soir.

Remarquez que ce *limodore* n'a pas de feuilles, mais ce qui les remplace s'appelle des écailles. Cet *épipactis* a des fleurs vert-cendré. J'ai encore la *néottie nid-d'oiseau*, qui est parasite sur les racines des arbres... qu'entend-on par parasite?

Une élève. — On dit cela des insectes ainsi que de la vermine qui tourmentent l'homme et sucent son sang.

L'institutrice. — Bien, chaque animal a aussi ses parasites différents qui vivent sur lui à ses dépens. Cette fleur, d'un blanc roussâtre, ne mérite certes pas le prix de la beauté. J'aurais encore mille choses à vous dire sur les orchidées; ainsi la *vanille* dont nous nous servons pour certains chocolats et certaines crèmes, est une orchidée.

Enfin prenons, pour terminer, cette fleur d'un beau jaune pâle avec un peu d'orange, je ne puis la voir sans émotion parce que je l'ai dédiée à ma sœur unique, Lina: son nom est *linaire commune*; elle appartient à la famille des scrophulariacées, comme la véronique.

J'aurais voulu une attention plus soutenue: Laure tirait de sa poche et mangeait ce que vous appelez des *fourchettes* de vigne, mais qu'en botanique on nomme des *vrilles*; Marie se parait de mes fleurs au lieu d'écouter. Croyez-moi, chères élèves, les plantes sont précieuses et servent non seulement à nous alimenter, à nous vêtir, à nous guérir, à orner nos habitations, mais elles peuvent contribuer à faire des heureux: je connais un médecin de cœur qui sortait des fleurettes de l'intérieur de son chapeau, pour égayer un malheureux enfant pauvre et souffrant.

Adèle BIOLLEY.

ARITHMÉTIQUE.

Problèmes pour les élèves.

1. C. a acheté une maison pour la somme de 15600 fr. Il y a fait des réparations qui lui ont coûté 3769 fr. et l'a revendue ensuite 20000 fr. A-t-il perdu ou gagné et combien? — *Réponse*: Il a gagné 631 fr.

2. Un patron emploie 37 ouvriers qu'il paie 3 fr. par jour et 18 ouvriers à 4 fr. par jour. Pendant un mois, où il y a eu 27 jours de travail, ces

ouvriers ont exécuté un ouvrage qui a été payé 5280 fr. Quel a été le bénéfice net du patron? — *Réponse* : 339 fr.

3. Combien pourrait-t-on faire de robes avec 136^m,50, s'il faut 9^m,75 par robe? — *Réponse* : 14 robes.

4. Un marchand a acheté 217 kg,5 de sucre, à raison de fr. 0,60 le kilogramme. Il a revendu ce sucre fr. 0,75 le kilogramme. Quel bénéfice a-t-il fait, sachant qu'il a eu 5 kg,75 de déchet? — *Réponse* : fr. 28,31.

5. Rédiger le mémoire d'un couvreur d'après les données suivantes :

1^o Couverture de 12^m,30 de longueur sur 6^m,20 de largeur, à fr. 0,65 le mètre carré; 2^o fourniture de 4460 ardoises, à fr. 15,50 le mille; 3^o fourniture de 12 $\frac{1}{2}$ bottes de lattes, à fr. 3,25 la botte; 4^o fourniture de 5 kg,75 de clous, à fr. 1,25 le kilogramme. Le propriétaire de la maison paie comptant et obtient une remise de 4 %.

<i>Réponse</i> :	Total du mémoire,	fr. 166,50
	Remise 4 %,	» 6,66
	Net à payer,	fr. 159,84

Ce dernier problème est tiré du *Moniteur scolaire des Ardennes*, à Charleville (France).

Nous donnons ici, avec plaisir, les dictées que M. l'inspecteur Guebart a envoyées, pour les examens de ce printemps, aux commissions d'éducation qui lui en ont fait la demande. Elles se rapportent aux trois degrés de l'école primaire et elles se composent chacune de deux alinéas, dont le premier seulement a été dicté aux écoliers du second ordre de chaque degré; ceux des premiers ordres ont écrit le tout. On remarquera, avec nous, la judicieuse gradation observée dans ces travaux, gradation qui dénote une grande expérience des connaissances qu'on peut supposer aux élèves des différents degrés. Nous publierons une autre fois les problèmes d'arithmétique.

DICTÉES.

Degré inférieur.

On trouve dans les forêts des animaux sauvages; le cerf et la biche sont les plus grands; ils vivent d'herbe, de feuilles et des jeunes pousses des arbres; les méchants loups dévorent la chair; ils attaquent les paisibles troupeaux de vaches, de bœufs, de moutons et de chèvres; les renards mangent les poules, les canards et les oies.

Les sangliers sont des porcs sauvages; ils ont deux grandes dents redoutables aux chasseurs et aux chiens; les jolis écureuils grimpent sur les arbres; ils sautent dans les branches; on dirait des oiseaux, tant ils sont légers.

Degré moyen.

LA TEMPÊTE.

La nature est silencieuse; le calme le plus profond règne partout; des vapeurs nagent dans l'espace; le soleil se voile; de sourds mugissements résonnent dans le lointain; les oiseaux poussent des cris de détresse; les

fauves fuient; les hautes herbes moutonnent comme une mer tourmentée; les vents se déchaînent des quatre points de l'horizon; l'éclair brille; la foudre éclate; j'ai peur; je tremble. C'est la tempête; elle s'engouffre terrible dans les prairies, dans les forêts; elle secoue les arbres géants, les ploie, les déchire, les déracine et en jette les débris aux rivières. Puis une pluie diluvienne tombe et enfle les torrents.

On dirait à ces heures d'ébranlement que le monde s'abîme dans les horribles convulsions de la nature. Enfin, le calme renaît; les arbres secouent leurs feuilles ruisselantes; les chants des oiseaux retentissent de nouveau: les brises renaissent plus fraîches et plus parfumées; le ciel s'éclaire et le soleil semble annoncer à la terre charmée que l'homme peut reprendre ses paisibles travaux.

Degré supérieur.

Chacun connaît le Val-de-Ruz; le voyageur qui monte en chemin de fer de Neuchâtel à la Chaux-de-Fonds l'embrasse d'un coup d'œil lorsqu'il arrive aux Hauts-Geneveys, au moment de s'enfoncer dans un des plus longs souterrains que les ingénieurs aient eu l'audace de percer avant le Mont-Cenis. Cette vue ne manque jamais son effet par un beau jour d'été: c'est une surprise, un ravissement; tous les yeux lui sourient; on en emporte une image radieuse, un sourire charmant. Compris entre deux montagnes boisées qui, dans le milieu, s'éloignent de trois à quatre kilomètres pour se rapprocher vers les extrémités, c'est un bassin de forme arrondie, ouvert, gracieux, dont le fond est couvert de cultures, de bouquets d'arbres et traversé par un ruisseau. Une vingtaine de villages épars dans cette verdure élèvent leurs toits rouges, autrefois de bardeaux, leurs façades blanches, les flèches de leurs églises au milieu des vergers et dessinent sur les pentes du val la plus gracieuse des guirlandes.

Au sud se dresse Chaumont avec ses flancs boisés et sombres; au nord, la cime arrondie et gazonnée de Tête-de-Rang domine de vastes forêts de sapins et des pâturages où tintent les clochettes des troupeaux; à l'est, le massif déchiré du Chasseral, avec ses gazons, ses forêts, ses rochers, ferme la vallée et provoque la curiosité des voyageurs quelque préoccupés qu'ils soient d'ailleurs de leurs affaires et quelque blasés qu'ils puissent être par le panorama de sites plus pittoresques encore; car ils devinent avec raison dans la physionomie de cette montagne des découvertes intéressantes, que sais-je? des surprises même.

(D'après Louis FAVRE.)

COMPOSITIONS

LE LIVRE

CANEVAS. — Parties du livre; parties de la reliure. — Matière dont la couverture peut être faite. — En quoi est le dos du livre? — Définir la tranche. — Tranche dorée. — Livres brochés. — Auteur, éditeur, imprimeur, relieur, libraire, lecteur. — Soins matériels à donner aux livres.

Développement. — Le livre se compose de deux parties principales: la reliure et le livre proprement dit. La reliure comprend la couverture,

le dos et la tranche. La couverture peut être en papier, en carton, en toile, en parchemin, en basane, en veau, en maroquin. Le dos est fait de peau, de carton, de parchemin ou de toile. La tranche est la surface unie que présente l'épaisseur de tous les feuillets d'un livre, du côté où on les a rognés. Les livres de prix, certains livres de prières et les publications riches, sont dorés sur tranche. Tous les livres ne sont pas reliés ; on se contente parfois de les brocher, c'est à-dire qu'après avoir cousu les feuilles ensemble, on les couvre d'une feuille de papier au lieu d'un morceau de carton. Le livre est composé par l'auteur, publié par l'éditeur, imprimé par l'imprimeur, relié par le relieur, vendu par le libraire et lu par le lecteur.

Il importe que les enfants aient bien soin de leurs livres, et qu'ils les considèrent comme leurs meilleurs amis.

LE CHEVAL

CANEVAS. — Bel animal, important, soigné. — Tête petite, yeux grands et doux ; oreilles, naseaux, corps, jambes, poitrail, queue en panache, crinière. — Crinière formée de crins. — Usage des crins. — Animal solipède. — Etalon, jument, poulain. — Nourriture du cheval ; services qu'il rend à la chasse, à la guerre, dans les travaux de l'agriculture, des arts et du commerce. — Sa chair.

Développement. — Le cheval est le plus beau, le plus important et le mieux soigné des animaux que l'homme a soumis. Il a la tête petite, les yeux grands et doux, à fleur de tête, les oreilles pointues, les naseaux ouverts, le corps allongé, les jambes nerveuses et fines, un large poitrail, une belle queue en panache, et le dessus du cou orné d'une crinière. La queue et la crinière sont formées de crins. Les crins servent à faire des brosses, des archets de violon, des matelas. Les pieds du cheval sont garnis de sabots d'une seule pièce, ce qui fait ranger cet animal dans la famille des solipèdes.

Le mâle du cheval s'appelle étalon ; la femelle, jument et le petit, poulain.

Le cheval mange du foin, de l'avoine, de la paille, du trèfle, de l'herbe, des carottes mêlées de paille hachée, de la balle de blé, avec des pommes de terre cuites ou des betteraves, du son, des féveroles.

Le cheval traîne la voiture, la charrue, le carrosse, l'omnibus ; il est le noble compagnon de l'homme à la chasse, à la guerre et dans les travaux de l'agriculture, des arts et du commerce ; il peut aller au pas, au trot ou au galop. La chair du cheval est bonne à manger ; elle constitue un aliment aussi sain que la viande de bœuf ou de mouton.

T. FRICH.

QUESTION DE STYLE.

Dans quel sens emploie-t-on le mot *tableau* en littérature, *page* en peinture, *morceau* en sculpture et *dessin* en musique ? Exemples.